

## *J'aurais aimé être un grand pédagogue*

Nous sommes durant les années 1990 à 2005, au département de psychologie et de psychoéducation de l'université du Québec à Trois-Rivières. Maxime est professeur-chercheur. Il a obtenu son doctorat en psychopédagogie à l'université Laval. Avant de devenir universitaire, il était psychoéducateur dans un centre de rééducation pour adolescents délinquants, soit Boscoville.

À cette époque, la psychoéducation n'a pas le prestige et l'identité professionnelle bien établie de la psychologie ni sa longue expérience et sa tradition de recherche scientifique. La venue de Maxime en psychoéducation est teintée d'attentes non exprimées de la part de ses collègues. On fonde beaucoup d'espoir en lui pour le développement de la recherche.

Sans en être conscient, Maxime assume le rôle de « sauveur » dans l'espoir de rendre cette discipline aussi « scientifique » que la psychologie. Un fardeau lourd à porter pour une seule personne.

Son mentor, Gilles Gendreau, cofondateur de la psychoéducation n'est pas un chercheur, mais il a toujours assumé les cours fondamentaux de cette formation à l'université de Montréal. Il était en quelque sorte un « Gourou » au sens positif du terme. Maxime assume des cours fondamentaux dans son département, soit les bases de l'intervention psychoéducative et les méthodes de recherche. Il aspire à être un « petit Gendreau » et aussi, bien entendu, un petit « Gourou ». Il veut faire de la psychoéducation de l'UQTR une discipline rigoureuse et scientifique.

Ce que Maxime oublie, c'est que les étudiants qui choisissent cette profession sont motivés par la relation d'aide auprès des personnes en difficulté (élèves turbulents, délinquants, itinérants, handicapés intellectuels, etc.). Ils se refusent à être des psychologues assis derrière leur bureau et qui pratiquent la psychothérapie. Pour eux, c'est trop intellectuel et verbal. Non ! Ils souhaitent être *sur le terrain*, mettre la main à

la pâte, être actifs en partageant le vécu des jeunes, dans des activités d'arts, de sports, de plein air, etc. Étudier à l'université ? Oui, mais avec le strict nécessaire... et encore !

Maxime enseigne le lundi matin et le mardi matin à 8 h 30. Sa classe est bondée. Une quarantaine d'étudiants. Ses cours sont hyperstructurés et bien préparés. Ordinateur et PowerPoint le secondent. Les étudiants, eux, sont à peine éveillés. Ils ne souhaitent qu'entendre l'expérience de Maxime. Ils veulent des récits, ceux d'un éducateur qui se plaît à aider des jeunes en difficulté. Ils veulent savoir comment il se débrouille comme intervenant.

Eh bien, non ! Ce lundi matin, après leur fin de semaine festive, les étudiants endormis entendent leur professeur-chercheur parler de sa voix monocorde :

En recherche quasi-expérimentale, la variable indépendante doit être bien décrite et bien contrôlée. On doit s'assurer que le groupe témoin dans ce protocole est vraiment équivalent au groupe expérimental. Quant à la variable dépendante, tout sera dans les qualités psychométriques des instruments de mesure. Pour assurer de bons résultats, une utilisation d'analyse de variance avec mesures répétées est nécessaire.

Levant les yeux sur le groupe il se dit : « regardez-moi cette gang d'endormis qui baillent à n'en plus finir. Annie, Nathalie et Suzie qui sont complètement affalées sur leur pupitre, les yeux rêvant d'un ailleurs et tous ces autres, Jean, Paul, Luc et Rémi qui dessinent dans leur cahier ».

Le climat est lourd, d'une platitude de matin sombre et humide en novembre. Il se sent seul à vouloir former ces futurs psychoéducateurs à leur noble profession. Il les veut rigoureux. Il trouve cela aussi difficile que lorsqu'on veut déboucher une bouteille de vin et que le bouchon résiste. Après un long soupir, Maxime aimerait leur dire : « Secouez-vous un peu, être psychoéducateur est une profession qui exige beaucoup de connaissances, car les problèmes à résoudre sont très complexes. Pour y arriver, il faut sélectionner les meilleures pratiques fondées sur des

résultats de recherche. C'est pour ça que ce cours de méthodes de recherche est obligatoire et fondamental ».

Après le cours, retiré dans son bureau il se dit : « Ce groupe de moribonds me stresse par leur passivité et leur désintérêt. Je me sens tellement incompetent comme professeur et encore plus incompetent pour répondre aux attentes que j'avais et à celles de mes collègues : faire de la psychoéducation une discipline rigoureuse et scientifique. Ça me dévalorise et me déprime de ne pas arriver à être intéressant. Moi qui pensais être à l'image de mon mentor « un Gourou ». J'ai beau bien préparer mes cours, me forcer, Ça marche pas ! »

Péniblement il poursuit sa réflexion en se disant : « dire qu'en choisissant d'être professeur, je rêvais d'être un grand pédagogue, de rendre les apprentissages simples, motivants, stimulants pour les étudiants. Je me voyais dans un contact chaleureux avec eux ».

Plusieurs années plus tard, en repensant à cette période d'enseignement Maxime se dit :

*Si je me retrouvais en ce temps-là avec l'expérience et la connaissance que j'ai maintenant de moi, je n'accepterais pas de jouer un rôle de sauveur, du moins certainement pas seul.*

*De plus, connaissant mieux le processus d'apprentissage et les fondements de la motivation, j'enseignerais autrement. J'accorderais davantage d'importance à la pédagogie et moins au contenu. Je prendrais soin d'établir une bonne relation avec les étudiants, en les invitant, par exemple, à aller se chercher un café bien corsé pour se réveiller ! Plus sérieusement, j'aurais le souci de faire de meilleurs liens entre la recherche et la pratique psychoéducative. Enfin, je m'assurerais que ce soit surtout les étudiants qui deviennent actifs dans leurs apprentissages et pas seulement moi devant eux.*

Maxime est conscient et convaincu que maintenant il pourrait être un grand pédagogue.

Pierre Potvin 24 octobre 2017

